

- 1 -

Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour y arriver.
Si Scott Fortune attribuait son succès à quelque chose, dans la vie comme en affaires, c'était à ce simple credo, qu'il appliquait avec ténacité, chaque fois qu'un défi se présentait à lui. Malheureusement, il ne pouvait rien faire contre le vent qui soufflait en rafales en cet après-midi de la fin décembre.

Sous l'auvent de l'entrée principale de la Casa Paloma, l'hôtel chic où il séjournait avec ses parents et ses frères et sœurs depuis leur arrivée à Red Rock, Texas, il regardait d'un œil noir le ciel nuageux. Une pluie froide martelait la pelouse, l'allée de gravier et les deux voitures, prêtes à les conduire à l'aéroport, où ils prendraient leur jet privé pour regagner Atlanta.

— Tu dois vraiment partir ?

Toute la famille était venue à Red Rock pour le mariage de Wendy, sa plus jeune sœur, avec Marcos Mendoza. Il se retourna. Le mariage et une grossesse déjà visible rendaient Wendy rayonnante. Par les portes ouvertes derrière elle, il apercevait plusieurs membres de la famille s'approcher d'un pas traînant, pendant que le jeune marié et ses deux frères, Javier et Miguel, transportaient les bagages jusqu'aux

voitures. Quelques minutes plus tard, Scott devrait rassembler ses frères et sœurs, mais pour l'instant, il se contenta d'ouvrir les bras pour serrer Wendy contre lui, du moins, dans la mesure du possible. Marcos Mendoza était vraiment l'homme le plus chanceux du monde, et le plus courageux aussi, pour avoir épousé la petite princesse de la famille.

— Tu sais bien que je suis obligé, répondit-il. J'ai laissé plusieurs projets en suspens pour venir.

Wendy fit une petite moue et se libéra de son étreinte.

— Très bien, excuse-moi de t'avoir dérangé, dit-elle avec un pétilllement malicieux dans les yeux.

Son accent était de plus en plus texan.

— De toute façon...

— Je sais, je sais ! Papa est pressé de rentrer pour le gala du nouvel an que vous parrainez tous...

Elle fit de nouveau la moue, avant de sourire de plus belle. Il n'y avait pas si longtemps, cette moue boudeuse annonçait les colères d'une jeune fille gâtée, qui pensait qu'être une héritière était l'œuvre de sa vie. Un an plus tôt, ne sachant plus quoi faire, ses parents l'avaient envoyée à Red Rock pour qu'elle voie les choses autrement. Elle avait été engagée comme serveuse au restaurant de famille des Mendoza, dont Marcos était le gérant. Le pauvre ne s'était certainement pas attendu à ce que cela bouleverse sa vie ! Et Wendy non plus, selon toute vraisemblance. Elle avait bien changé depuis son arrivée à Red Rock, et pas seulement parce qu'elle attendait un enfant... Elle paraissait

vraiment heureuse, comblée. Des sentiments qu'il ignorait, pour sa part.

— Pourquoi ne nous accompagnes-tu pas ? demanda-t-il, songeant soudain qu'il n'avait plus du tout envie de quitter sa sœur.

Elle posa une main sur son ventre rond et secoua la tête.

— Mon médecin veut que je me calme, et pour être parfaitement honnête, dit-elle avec un grand sourire, cela m'a littéralement épuisée de vous avoir tous ici !

Leur père franchit la porte. Tout en relevant les messages sur son téléphone, il parlait à leur mère.

— ... quand les gens paient mille dollars pour un repas, ils s'attendent à ce que les gens qui les ont incités à dépenser leur argent soient là.

Virginia Alice Fortune s'approcha de sa plus jeune fille et la prit dans ses bras. Elle tenait une petite boîte rose contenant un échantillon des délicieux desserts de Wendy.

— Pour l'amour du ciel, murmura-t-elle, ce n'est pas comme si nous allions faire le service !

Scott réprima un soupir. Les ayant élevés tous les six, sans l'aide d'une seule nourrice, leur mère était la seule à tenir tête à leur père. Peu de gens s'y risquaient. Indépendamment de son immense fortune, John Michael était un homme très charismatique. Mesurant un peu plus d'un mètre quatre-vingt-dix, il avait d'épais cheveux noirs parsemés de quelques fils d'argent. Sa seule présence suffisait à dissuader la plupart des gens de le contredire. Mais sa femme continuait d'une voix douce :

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas rester un ou deux jours de plus.

Visiblement déconcerté, leur père la regarda enfin.

— Parce que j'ai promis aux Harris que nous serions là, dit-il d'un air mécontent, tu le sais très bien. Et puis, ce n'est pas comme si nous n'allions plus jamais revenir.

Il se tourna vers Wendy.

— Tu as bien dit que le bébé devait naître en mars ?

— Oui.

— Alors, nous serons tous ici à ce moment-là.

Tandis qu'il escortait sa mère jusqu'à la voiture, Scott surprit Wendy en train d'essuyer une larme sur sa joue. Marcos, qui remontait justement les marches, lui passa un bras autour de la taille et déposa un baiser furtif sur ses lèvres.

D'aussi loin que Scott se souvienne, leur père avait toujours répété qu'on était soit un battant, soit un raté, et qu'il n'y avait pas d'entre-deux, tandis que leur mère disait toujours que la famille était ce qu'il y avait de plus important. Ces deux principes, qui semblaient parfois si contradictoires, avaient pourtant déterminé tout ce qu'ils faisaient, tout ce qu'ils étaient.

Soudain inquiet, il rebroussa chemin : pourquoi les autres n'arrivaient-ils pas ? Le hall était élégant avec son carrelage en terre cuite, ses murs blanchis à la chaux, ses ferronneries et ses fauteuils de cuir bien rembourrés.

Vêtu d'un costume-cravate, Mike, son frère aîné, faisait les cent pas devant le bureau de la réception.

Il fronçait les sourcils et donnait des ordres au téléphone. Blake, son plus jeune frère, et leur sœur Emily sortaient juste du restaurant : ils étaient en grande conversation, les yeux rivés sur l'écran de l'iPad de Blake. Seule leur cousine Victoria, qui ressemblait beaucoup à Wendy, autant par son âge que par son tempérament, avait l'air d'être prête. Elle vint le retrouver d'un pas décidé, ce qui faisait bondir ses boucles brunes sur ses épaules.

Elle serra aussitôt Wendy dans ses bras, puis se tourna vers Marcos.

— Tu as intérêt à prendre soin d'elle ou tu auras affaire à moi ! lui dit-elle d'un air faussement sévère.

Là-dessus, elle tourna les talons et s'engouffra dans l'une des voitures, après avoir adressé un sourire éclatant au plus jeune des frères de Marcos, Miguel, qui mettait ses bagages dans le coffre.

— Allez, crie Scott à la cantonade, allons-y ! Les parents sont déjà dans la voiture.

Emily, dont les longs cheveux blonds étaient exceptionnellement lâchés, accéléra le pas.

— Désolée ! Blake vient de trouver une idée de campagne de pub géniale pour Universal Mobile, ce sera super !

Une lueur d'excitation pétillait dans ses yeux verts. Elle regarda Mike qui, toujours au téléphone, faisait de grands gestes dans leur direction pour indiquer qu'il arrivait, puis elle ajouta :

— Dès que Mike aura obtenu le contrat et que cela deviendra *Fortune Mobile* !

Au moment où ils sortaient, une Jeep portant l'enseigne de la Redmond Flight School s'arrêta

derrière la vieille voiture cabossée de Javier. Tanner Redmond en sortit. Il portait des santiags, un blouson de cuir et une casquette. Scott sourit en le voyant et lui tendit la main. Tanner était un ami de longue date des Fortune de Red Rock et des Mendoza. Il avait assisté au mariage de Wendy et Marcos, et Scott l'avait vu danser plusieurs fois avec sa sœur Jordana. D'ailleurs, où pouvait-elle bien être maintenant ?

— Je suis content de te voir, dit Tanner en souriant, les yeux brillants. J'ai dû partir juste après le mariage, mais je voulais vous dire au revoir. Même si...

Il fit la moue et regarda le ciel d'un air sceptique. Scott poussa un profond soupir et mit ses mains dans les poches de son blouson.

— Effectivement, inutile d'en parler.

Tanner sourit de nouveau, et des fossettes apparaissent au creux de ses joues.

— Qui est le pilote ?

— Un certain Jack Sullivan.

— Je le connais bien. Vous serez en de bonnes mains, c'est un excellent pilote. Et puis, le temps va bien finir par s'éclaircir.

— Merci, dit Scott avec ironie.

Tanner rit et lui donna une grande tape amicale sur l'épaule avant de se diriger vers Blake et Emily, puis vers la Cadillac Escalade pour saluer leur mère.

— Quelqu'un sait où est Jordana ? demanda Scott.

La voix de Jordana s'éleva derrière lui :

— Je ne viens pas avec vous.

Il se retourna et vit sa sœur dans l'embrasure de la porte. Elle portait un jean ordinaire et une tunique à col boule, et ses cheveux blond foncé étaient relevés

en queue-de-cheval, comme d'habitude. Jeune femme brillante, Jordana était l'un des meilleurs éléments de l'équipe de recherche et développement de FortuneSouth, mais elle n'avait manifestement pas hérité du même sens de la mode que ses sœurs, ni de leur assurance dans les domaines autres que celui des affaires.

Debout à côté de la voiture, leur père la regarda avant de mettre ses propres bagages dans le coffre.

— Ne dis pas de bêtises ! Bien sûr que tu viens.

Jordana croisa les bras, avec une expression de défi que Scott ne lui connaissait pas.

— Je... Je ne prendrai pas l'avion par ce temps, dit-elle d'une voix légèrement tremblante, et surtout pas un vieux coucou.

— Un Learjet est loin d'être un vieux...

— Je suis désolée, papa, l'interrompit-elle, rougissante, mais je ne monterai pas dans cet avion.

Dans le cadre de son travail, Jordana avait pris l'avion bien plus souvent qu'eux, mais cela continuait à lui faire peur. Elle l'avait caché jusque-là à leur père.

— Je prendrai un vol commercial plus tard, ajouta-t-elle, c'est promis.

Tanner sourit et dit quelque chose à leur père, qui lui valut un regard noir et un bref hochement de tête.

— Demain sans faute, alors, dit John Michael avant de monter dans la voiture.

Scott prit une dernière fois Wendy dans ses bras, serra la main de Marcos, puis monta à son tour à l'avant de la Cadillac, à côté de Javier. En se retournant pour dire au revoir à Jordana, il vit qu'elle

fronçait les sourcils d'un air soucieux. Tanner lui disait quelque chose et indiquait la porte, derrière eux, probablement pour lui proposer de rentrer.

Scott reporta son attention sur Javier.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas pris ta propre voiture ? lui demanda-t-il.

— Je n'aurais pas voulu laisser passer ma chance de conduire cette petite merveille !

Scott soupira et appuya la tête contre l'appuie-tête.

— Je commençais à me demander si nous finirions par partir, dit-il à voix basse.

A l'arrière, son père et son frère étaient tous les deux au téléphone, en grande conversation.

— Je te comprehends, dit Javier en lui adressant un sourire, avant de reporter son attention sur la route martelée par la pluie. J'ai trois frères, alors je sais exactement ce que c'est que d'essayer de faire bouger un groupe. Bon sang ! ajouta-t-il. Ça tombe dru ! Encore heureux qu'il ne neige pas !

— Tu m'étonnes !

Derrière eux, Mike fit entendre un rire savamment calculé, destiné à mettre son interlocuteur à l'aise. Scott connaissait sa tactique : il utilisait la même depuis des années.

— Tu t'inquiètes pour ta sœur ?

Cette question inattendue de Javier le sortit de ses pensées.

— Comment ? Oh ! non ! Pas du tout. Wendy est très heureuse avec ton frère, ça se voit. Je suis sûr qu'il aura une bonne influence sur elle.

Javier s'esclaffa.

— Pour être honnête, je crois que ce sera plutôt

l'inverse ! Marcos avait vraiment besoin qu'on le secoue un peu, et c'est exactement ce que Wendy a fait. Mais, à vrai dire, je ne parlais pas d'elle, je parlais de ton autre sœur, celle qui est restée... Jordana, c'est bien ça ?

Scott fronça les sourcils.

— Non, je ne suis pas inquiet pour elle. Jordana se débrouille très bien.

— Je n'en doute pas, mais elle est peut-être un peu... timide ? Du moins, comparée à Wendy.

Scott sourit.

— Tout le monde est timide, comparé à Wendy ! Il n'y en a pas deux comme elle, et c'est sûrement mieux ainsi, d'ailleurs. Nous n'aurions pas survécu si nous avions eu deux Wendy dans la famille ! s'exclama-t-il avant de reprendre après une courte pause. Alors... il paraît que tu es promoteur immobilier ?

Et ils se mirent à discuter, le brouhaha des conversations rivalisant avec le bruit de la pluie qui tambourinait sur le toit et le pare-brise, et le couinement des essuie-glaces. Au bout d'un moment, la visibilité se trouva tellement réduite que Javier dut se concentrer exclusivement sur la route, et la conversation cessa. Scott en profita pour relever les messages sur son iPhone. Il n'en aurait pas beaucoup, vu qu'on était entre Noël et le nouvel an, mais le monde des affaires ne s'arrêtait jamais vraiment de tourner.

Il entendit sa mère demander quelque chose à son père, la réponse brève et distraite de ce dernier. Il avait toujours trouvé normal le comportement de

ses parents, jusqu'à ce qu'il voie Wendy et Marcos ensemble. La relation de sa sœur et de son beau-frère semblait fondée sur un respect mutuel. Il sourit en songeant au caractère de Wendy. Elle n'était pas toujours facile à vivre, mais Marcos avait l'air d'être à la hauteur. Elle ne se laisserait jamais dompter, c'était évident, mais leur rencontre l'avait obligée à se concentrer sur quelqu'un d'autre qu'elle-même, ce qui était une très bonne chose.

Ces pensées le poussèrent à se demander, pour la énième fois, comment le mariage de ses parents avait pu durer plus de trente-cinq ans. Restaient-ils ensemble par loyauté ? Par habitude ? Ce n'était pas un secret pour les enfants Fortune : leurs relations étaient tendues. Mais à bien y réfléchir, c'était peut-être un secret pour leur père.

Cela étant, le lien qui unissait ses parents était indissoluble, il n'en doutait pas. Peut-être simplement parce qu'ils accordaient tous deux tant d'importance aux apparences. D'après lui, ce n'était pas une raison suffisante pour rester ensemble, et cela expliquait sans doute pourquoi plusieurs de leurs enfants étaient si peu doués en amour. Ils avaient tous un sens aigu des affaires, mais avaient du mal à nouer des liens solides avec un autre être humain.

Il soupira, songeant à sa propre vie sentimentale. Bien sûr, c'était par choix qu'il ne s'était pas engagé jusque-là. Il appréciait la compagnie des femmes, mais tomber amoureux n'avait jamais été à l'ordre du jour ou, plus exactement, dans sa nature.

Or voir Wendy si heureuse l'avait troublé. Elle était tellement jeune, tellement intrépide ! Elle était

tombée amoureuse avec la désinvolture imprudente qui la caractérisait en tout.

Son téléphone sonna soudain, l'arrachant à ses pensées.

— Scott Fortune, dit-il en décrochant.

— Monsieur Fortune, ici Jack Sullivan, votre pilote.

— Oui. Que puis-je faire pour vous ?

L'homme eut un rire sans joie.

— Pas grand-chose ! Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Avec toute cette pluie, la route que je prends d'habitude pour aller à l'aéroport est inondée.

Scott ne put retenir un juron.

— Ne vous inquiétez pas, s'empressa d'ajouter le pilote, je serai à l'aéroport, mais ça va me prendre un peu plus longtemps que prévu.

— Vous pensez être là-bas dans combien de temps ?

— C'est difficile à dire. Une demi-heure, peut-être un peu plus, mais de toute façon, je ne décollerai pas tant que le temps ne se sera pas amélioré. Allez-y tranquillement, prenez un café en m'attendant, et avec un peu de chance, le temps se sera calmé quand j'arriverai. La bonne nouvelle, c'est qu'à une centaine de miles à l'est d'ici, le ciel est parfaitement dégagé.

— Il y a un problème ? lui demanda Mike dès qu'il eut raccroché.

Comme toujours, le ton de reproche à peine voilé de son frère l'agaça, mais il ne mordit pas à l'hameçon.

— Le pilote va avoir du retard, répondit-il d'un air dégagé. Les routes sont inondées.

Mike émit un grognement railleur.

— Aussi incroyable que cela puisse paraître, ajouta aussitôt Scott, il y a des choses que les Fortune eux-mêmes ne peuvent pas contrôler !

Comme pour appuyer ses dires, une bourrasque de vent d'une grande violence souffla juste à ce moment-là sur la voiture et Javier dut ralentir.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Je n'aimerais pas prendre l'avion par ce temps. Je commence à penser que ta sœur a fait le bon choix en restant là-bas.

Javier avait sans doute raison, mais en dépit de ce que Scott venait de dire à son frère, il était lui aussi contrarié que leurs projets soient perturbés. Il n'aimait pas se sentir impuissant.

Derrière le comptoir du snack-bar, Christina Hastings regardait la famille de nantis entrer dans le hall du petit aéroport. Elle se rappela aussitôt deux choses : premièrement, être envieux était une perte de temps et d'énergie ; et deuxièmement, se contenter de ce que l'on avait était une attitude positive.

Et puis, elle avait des objectifs. C'était une nécessité, sinon, la vie n'avait pas de sens !

Elle soupira et rejeta sa longue tresse par-dessus son épaule, avant de vérifier si la cafetière était toujours pleine. Elle regarda d'un œil noir la baie vitrée du hall. Il était stupide de se laisser affecter par le mauvais temps, mais il était encore plus stupide d'avoir accepté de travailler pendant son jour

de congé. Elle aurait dû être chez elle, allongée sur son canapé, bien emmitouflée dans une couverture avec Gumbo, son chien, sur les genoux. Elle aurait passé la journée à regarder des DVD et admirer son petit sapin de Noël artificiel, qu'elle allait bientôt ranger jusqu'à l'année suivante.

Au lieu de quoi, elle se distrayait comme elle pouvait, en regardant les allers et venues de la famille Fortune. Quand on vivait à Red Rock, il était impossible d'ignorer le mariage de Wendy Fortune avec Marcos Mendoza. La réception avait eu lieu au Red, le restaurant familial des Mendoza, qu'elle n'avait jamais vu que de l'extérieur. Tout le monde savait également que le jet privé qui attendait dans le hangar à côté de l'école de pilotage avait été affrété pour ramener les Fortune à Atlanta.

Les hommes de la famille, tous plus grands, plus beaux et plus ténébreux les uns que les autres, étaient absorbés par leurs gadgets électroniques. Elle pensa à son propre téléphone portable, dont la moitié des touches n'était plus qu'à peine lisible.

Une voix s'éleva derrière elle, l'arrachant à ses pensées :

— Bonjour, Christina, qu'as-tu de bon à me proposer, aujourd'hui ?

Cette hôtesse de l'air, aux cheveux roux flamboyants, elle la voyait souvent, dans son uniforme sobre, constitué d'un tailleur-pantalon noir et d'un chemisier blanc.

— La même chose que d'habitude, répondit-elle en souriant. Cela dit, les sandwichs à la dinde ont l'air meilleurs, aujourd'hui.

- Je vais en prendre un, alors, et un Coca light.
- Tu voles avec les Fortune ?
- Oui. Ils sont d'Atlanta. Le plus âgé est le père, les autres sont ses fils.

Tandis qu'elle attendait que Christina lui serve sa commande, la jeune femme salua d'un signe de tête la dame qui entraît maintenant dans le salon chic, à l'autre bout du hall.

— Je ne sais pas qui sont les femmes, en revanche, même si la petite blonde ressemble trait pour trait à la plus âgée, qui n'a pas l'air contente. Je suppose que c'est l'une des filles, dit-elle avant de boire une gorgée de soda, puis d'ajouter : Je me demande ce qui a pu contrarier Mme Fortune à ce point...

La dame en question était élégante, mince, avec des cheveux gris argenté impeccablement coiffés. Elle paraissait effectivement tendue, et la jeune femme blonde à son côté essayait a priori de la réconforter. Une autre femme, plus jeune encore et très jolie, apparemment indifférente à ce qui se passait autour d'elle, alla s'asseoir dans l'un des fauteuils. Elle se pencha pour prendre un e-book dans son luxueux sac à main, et ses longues boucles brunes tombèrent sur les épaules de sa veste, dont le daim était assorti à celui de ses bottes.

Tout en écoutant distraitemment l'hôtesse de l'air parler du temps, Christina regarda les frères Fortune. L'un d'eux était habillé comme s'il s'apprêtait à rencontrer le président, un autre portait un jean et une veste sport, et le troisième un pantalon noir et un blouson de cuir particulièrement cool. Chacun semblait isolé dans son petit monde, même s'ils se

ressemblaient et semblaient sensiblement du même âge.

Seigneur ! Leur mère avait dû avoir du travail, avec eux ! Elle sentit son cœur se serrer à cette pensée, mais elle se ressaisit aussitôt.

Ayant terminé son Coca, l'hôtesse de l'air la remercia avant d'aller parler à Mme Fortune. Apparemment trop agitée pour rester en place, la jeune femme brune se leva pour aller faire les cent pas dans le hall. Quelques instants plus tard, un homme qui portait un chapeau de cow-boy passa à côté d'elle avec une pile de boîtes dans les mains et lui fit un clin d'œil. Manifestement surprise, elle se hâta de retourner dans le salon. M. Fortune et l'un de ses fils s'y étaient installés, chacun à l'extrémité d'un canapé. Ils étaient tous les deux accaparés par leur téléphone et ne prêtaient aucune attention au bulletin météo sur l'écran de télévision.

Deux autres hommes, jeunes et séduisants, arrivèrent avec une quantité de bagages. L'un d'eux lui adressa un sourire rapide, avant de ressortir.

« Eh bien ! Ce sera sans doute le rayon de soleil de ma journée », se dit-elle, morose.

Le tonnerre gronda au-dessus de sa tête. La pluie redoubla de violence, à tel point que l'on ne voyait presque plus au-dehors.

— Excusez-moi. Je pourrais avoir un espresso, s'il vous plaît ?

Elle sursauta et se retourna pour être aussitôt happée par le regard de bronze de l'homme qui se tenait devant elle.

Ah ! Celui au blouson de cuir... Il paraissait énervé.

Elle haussa les épaules dans un geste d'excuse, s'efforçant, en vain, d'ignorer la bouche et les pommettes de l'homme.

Bon sang ! Non seulement les Fortune étaient richissimes, mais ils étaient tous incroyablement beaux.

— Je suis désolée, je n'ai que du café normal ou du déca.

— Vous plaisantez ?

Certes, cet homme était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu, mais un casse-pieds restait un casse-pieds.

« On n'est pas chez Starbucks, ici », eut-elle envie de lui dire. Mais faute de courage, et aussi parce qu'il portait une adorable petite boîte à gâteau rose — ce qui, pour une raison étrange, l'intriguait —, elle n'en fit rien.

— Je tanne mon patron pour qu'il achète une machine à espresso depuis que je travaille ici, mais il fait comme si de rien n'était.

De la grêle se mit soudain à tambouriner sur le toit de tôle, provoquant un vacarme assourdissant. Le beau ténébreux regardait le déluge d'un œil noir.

— Ça va se calmer, dit-elle d'une voix forte, pour se faire entendre.

Elle ne savait pas elle-même pourquoi elle éprouvait le besoin de le rassurer. Il posa alors sur elle son regard furibond, et elle soupira.

— Normal ou déca ?

Il fit la grimace. Sans même avoir goûté le café...

— Normal et noir, marmonna l'homme.

Elle ouvrit la bouche mais la referma sans rien dire. « Contente-toi de lui servir son café ! »

Elle posa la commande sur le comptoir de granit.

— Un dollar cinquante, s'il vous plaît. L'hôtesse de l'air m'a dit que vous étiez tous de la même famille ?

Il lui jeta un coup d'œil furtif avant de prendre son portefeuille dans la poche intérieure de son blouson. Son parfum, viril et très agréable, vint aussitôt lui chatouiller les narines.

— Oui. Nous étions à Red Rock pour le mariage de ma sœur.

— Félicitations ! Vous êtes d'Atlanta, c'est ça ?

Il fronça légèrement les sourcils, comme s'il ne comprenait pas pourquoi elle lui parlait. Eh bien, tant pis pour lui ! Parler aux clients était ce qui l'empêchait de devenir folle. Sa solitude lui pesait, parfois. Elle avait beau adorer son chien, Gumbo, il n'avait pas beaucoup de conversation, c'était un fait.

— Oui.

La grêle s'arrêta de tomber aussi brusquement qu'elle avait commencé, et il leva les yeux, visiblement surpris.

— Vous avez vu ? s'écria-t-elle d'un ton triomphant. Je vous l'avais dit !

Leurs regards se croisèrent, mais le téléphone portable de l'homme sonna juste à ce moment-là, et l'espace d'un instant, il sembla déconcerté.

— Scott Fortune, marmonna-t-il en lui tendant un billet de vingt dollars, avant de s'éloigner du comptoir.

— Attendez ! lui cria-t-elle. Vous oubliez votre monnaie.

Mais un grondement assourdissant étouffa sa voix. Scott Fortune se tourna aussitôt vers elle et plongea son regard alarmé dans le sien. La baie vitrée explosa et tout s'effondra autour d'eux.